

Charles Danten  
**Le prix du bonheur**  
Tome I  
Le mythe de l'animal-roi

\*\*\*

*L'amour est un assassin dans une robe de bonze*

S. Chen

\*\*\*

\*\*\*

Publié par

Charles Danten sur Kindle

*Le prix du bonheur I. Le mythe de l'animal-roi*

© Copyright 2013 Charles Danten

\*\*\*

## Droits de licence

Ce livre est pour votre usage personnel seulement. Il est interdit de le revendre ou de le donner à une tierce personne. Si vous voulez partager ce livre avec une autre personne, veuillez lui en acheter une copie. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté, veuillez acheter votre propre copie. Merci de respecter le travail de cet auteur.

\*\*\*

## À propos de ce livre

Ce livre sur la condition animale est une version mise à jour et remaniée de la première partie du bestseller *Un vétérinaire en colère* publiée chez VLB en 1999.

\*\*\*

## Quelques commentaires sur la première version de ce livre

C'est un livre qui m'a beaucoup dérangé et qui dérangera considérablement « les amis des bêtes ». [...] je m'attendais à un livre échevelé, à un pamphlet. Pas du tout. [...] les faits sont rapportés sans exaltation, les affirmations soutenues sans fébrilité, ce n'est pas un coup de gueule, c'est du journalisme d'enquête, cliniquement documenté par près de quarante pages de notes, de références et de tableaux.

Pierre Foglia – *La Presse*

Si vous possédez un animal de compagnie, si vous aimez les animaux, si l'éthologie vous intéresse, courez tout de suite vous procurez cet essai dérangeant du vétérinaire Charles Danten. [...] Un vétérinaire en colère est aux animaux de compagnie ce que fut l'erreur boréal de Richard Desjardins pour la forêt boréal: un cri du cœur radical qui prend la forme d'un appel pressant à un changement civilisationnel.

Louis Cornelier – *Le Devoir*

Il y a eu le best-seller américain *Se nourrir sans souffrir* de John Robbins il y a maintenant *Un vétérinaire en colère* du Dr Charles Danten.

Brigitte Trahan – *Le Nouvelliste*

La relation de l'humain avec son animal de compagnie est un immense leurre entretenu de toutes pièces par l'industrie du « pet-shop » et l'énorme caution, mercantile des vétérinaires. [...] Même la zoothérapie n'a aucun fondement éprouvé.

Alain Bouchard – *Le Soleil*

Depuis les années 60, l'industrie des animaux de compagnie a littéralement explosé. [...] Par humanisme par amour des animaux? [...] Le vétérinaire Charles Danten y voit plutôt l'indice d'une société névrosée et décadente, le signe d'un profond malaise social.

Béatrice Richard – *Femme Plus*

Cet ouvrage solidement documenté [...] nous amène à réfléchir à des aspects auxquels nous n'avions pas pensé.

*Animaux magazine* – France

Mes premiers mots sont pour vous féliciter. Avant d'entreprendre la lecture du volume pour de bon, comme c'est souvent mon habitude, j'ai débuté par la fin et regardé les sources et les références. J'ai été impressionné et vous dépassez en cela la plupart des thèses de troisième cycle. Tout est à votre honneur [...] Je m'étais donné comme mission, avec le temps qu'il fallait, de trouver un point précis pour argumenter en faveur de la défense des animaux. Je me voyais un peu avec la mission de vous voir retourner et continuer à soulager les animaux... Or, après lecture et relecture, je n'avais rien noté pour défendre de façon formelle les animaux, vous ne les aviez pas attaqués... plus que cela, vous aussi, vous les défendez et mieux que j'aurais pu le faire, vous les connaissez mieux que moi.

Dr Olivier Garon, Professeur d'anatomie vétérinaire

Faculté de médecine vétérinaire à Saint-Hyacinthe, Université de Montréal

J'ai donné votre livre à lire à une centaine d'élèves étudiant dans la famille des techniques physiques et biologiques (technique de santé animale, techniques informatiques, technique de génie électrique, technique de production horticole). Évidemment les jeunes sont étonnés de tout ce qu'ils y apprennent, surtout les élèves de santé animale qui voient la profession de façon plus nuancée, avouons-le! Vous avez écrit là un livre fort courageux. Bravo, donc!

France Boisvert, Professeur de français au collège Lionel-Groulx

Il faut lire le livre de Charles DANTEN, "*Un vétérinaire en colère*", qui dénonce ni plus ni moins l'hypocrisie dont nous faisons preuve dans nos rapports avec les animaux domestiques. Le chien meilleur ami de l'homme? Sûrement. L'homme meilleur ami du chien? Rien n'est

moins sûr.

Jean-François Landry

Votre livre est parfait et tous vos arguments portent.

B.Devaux – Le village des tortues – France

Votre livre me servira quand mon fils de quatre ans tombera en amour avec un animal. Je pourrais vous citer, et lui expliquer, avec des exemples clairs pourquoi, parfois, la meilleure manière d'aimer un animal est d'y renoncer.

Cecilia Fasola – Outremont

C'est la première fois que j'écris à un auteur, cela prouve que votre livre m'a beaucoup touchée. [...] Comme la dernière phrase le dit « si on aimait véritablement les animaux on les laisserait tranquille. » [...] Je suis beaucoup plus consciente de ma dépendance envers les animaux.

S. T. – Montréal

Mon admiration vous est acquise pour avoir écrit ce livre et osé bousculer un peu tout le monde, et ma reconnaissance, pour avoir exprimé ce que je ressentais au plus profond de moi.

C. St L – Montréal

Vous avez suscité beaucoup de réflexion, réflexion que je qualifierais de nécessaire et ce, à plusieurs égards.

L. L. – Montréal

Je veux vous remercier pour ce travail important.

J. H. – Montréal

Je viens de terminer *Un vétérinaire en colère* du Dr Danten. Je tiens à féliciter son auteur. Il m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses que j'ignorais et sur d'autres que je ne faisais que soupçonner... Tous ceux qui ont un animal ou qui songent en acquérir un devrait lire cet ouvrage... toutefois, je ne crois qu'il sera en vente dans les animaleries de sitôt!

Diane Hall - Montréal

Votre livre est d'une lucidité comparable à de l'acier tranchant. Je comprends que vous ne puissiez plus exercer votre profession, que vous demeurez songeur et inquiet face à autant d'aberrations.

Danielle - Montréal

J'ai lu d'un trait votre vétérinaire en colère et je tiens à vous exprimer ma solidarité dans la cause que vous défendez. Vous démontrez de façon convaincante le rapport entre l'état d'une société et le traitement infligé aux animaux.

P. E. Sallenave –Lennoxville

\*\*\*

## TABLE DES MATIÈRES

[Avant-propos](#)

[La zoothérapie](#)

[L'élevage et le commerce](#)

[Les maladies génétiques](#)

[Les monstres anatomiques](#)

[Les conditions physiques de la captivité](#)

[Les conditions psychologiques de la captivité](#)

[L'alimentation des bêtes](#)

[La vaccination des animaux](#)

[Les vétérinaires](#)

[Les soins vétérinaires](#)

[Les abandons et la longévité](#)

[L'industrie de la compassion](#)

[Le lien](#)

[NOTES ET RÉFÉRENCES](#)

[BIBLIOGRAPHIE](#)

[À PROPOS DE L'AUTEUR](#)

[REMERCIEMENTS](#)

\*\*\*

## Avant-propos

J'ai voulu, en écrivant ce livre, informer et éclairer le public sur les aspects les plus obscurs et parfois insoupçonnés du rapport entre les humains et les animaux de compagnie.

Nous tenons tous pour acquis qu'ils sont bien traités par notre civilisation, aussi bien que nos propres enfants, sinon mieux. Or la réalité est tout autre, et ce que nous faisons à ces bêtes, sous des apparences innocentes, a des répercussions méconnues sur leur bien-être, sur la société et sur la terre.

Le portrait que je trace de la situation des animaux de compagnie est sombre, très sombre. J'aurais pu nuancer les faits, mais cela n'aurait pas servi mon propos, d'autant plus que quelques points positifs (ou moins négatifs) ne changent rien au portrait d'ensemble.

Les premiers lecteurs de cet essai ont été des vétérinaires et des personnes qui possèdent un animal de compagnie. Tous m'ont dit ensuite, qu'ils ne voyaient plus du même œil leur animal familier, que leur relation avec les animaux ne seraient plus jamais pareil, qu'ils savaient désormais comment les aimer. C'était important pour moi, car ce livre s'adresse surtout à ceux qui aiment les animaux.

Personne n'a à se sentir coupable, car personne n'est responsable individuellement de la situation que je dénonce. Il est question de malentendus qui n'ont jamais été rectifiés.

[Retour](#)



## Introduction

### La zoothérapie

Le changement de fondation est une dure épreuve...

Lorsque j'ai acheté ma maison, j'étais loin de me douter de la suite. Lors de ma première visite d'inspection, j'avais bel et bien remarqué l'état délabré des lieux. Je me souviens vaguement avoir pensé en passant devant la porte de la cave : « qu'est-ce que ça pue le mois là-dedans ! Mais bon, pas de quoi en faire un plat, c'est normal pour une maison de cet âge-là... soyons positif ! ». Pour compenser, la maison était ensoleillée et bien située. La clinique vétérinaire au rez-de-chaussée semblait rentable. J'avais même réussi à convaincre le propriétaire, un collègue, de financer à un taux d'intérêt ridicule une bonne partie de l'hypothèque. Fier comme Artaban, je pensais m'être comporté comme un véritable homme d'affaires. L'avenir me souriait. J'allais enfin réaliser mes rêves.

Or, j'ai vite désenchanté, et c'est peu dire.

Quelques semaines plus tard, un jour de pluie torrentielle où j'étais descendu à la cave au pas de course, je me suis figé net dans mon élan, complètement sidéré par les événements. Ma cave était pleine d'environ trente centimètres d'eau, une eau boueuse, nauséabonde et couverte d'objets flottant à la dérive. À la fois alarmé et fasciné, je suis resté longtemps planté sur les marches à maugréer et à chercher une explication à cette catastrophe diluvienne aussi soudaine que spectaculaire : « c'est impossible, doit y avoir une fissure énorme dans les fondations pour qu'il y ait autant d'eau; où alors c'est le système d'égout qui fait défaut ! » Ne pouvant rien faire sur le coup, je suis remonté tête basse dans mon logement situé au-dessus de la clinique. Je craignais le pire.

Le lendemain, après l'orage, l'eau s'étant retirée comme par enchantement, je commençais mon inspection. Avant d'y voir clair, il a fallu d'abord sortir le ramassis de déchets et de vieilleries accumulées par l'ancien propriétaire. Un travail gigantesque. Quand j'eus fini, le trottoir au bord de la maison était jonché de poubelles sur au moins une dizaine de mètres. Au cours de ses quarante ans de carrière, mon confrère vétérinaire avait amassé un bric-à-brac phénoménal. Une cabane à chien déglinguée, des portemanteaux couverts de laines et de colliers, un fouet, une vieille machine à rayon X, ainsi qu'une foule d'autres objets aussi démodés qu'inutiles étaient empilés jusqu'au plafond; des piles de papiers poisseux, des boîtes en carton pleines de chiffons et de revues vétérinaires étaient rangées pêle-mêle sur le plancher et les étagères accrochées aux murs.

Une fois la cave vidée de son contenu, la source du problème me sauta tout de suite aux yeux. Le périmètre au complet de la fondation était fissuré sur au moins deux à quatre centimètres. C'était comme si on avait coupé la maison au raz du sol de la cave avec un couteau gigantesque. Les murs étaient lézardés ici et là. Le ciment s'effritait par endroits et le plancher en béton s'affaissait vers le centre de la structure. En un mot, ma fondation était pourrie. Ma maison était une véritable passoire. L'eau et la vermine pouvaient pénétrer à volonté, de tous les côtés. J'étais sous le choc. Je savais pourquoi désormais mon confrère l'ancien propriétaire m'interdisait les visites les jours de pluie en prétextant un empêchement quelconque.

Sur le coup, fou de rage, terriblement blessé dans ma dignité, j'étais déterminé à poursuivre mon collègue pour vice caché. Mais une fois calmé, j'ai choisi de laisser tomber. Entre-temps, nous étions devenus des amis mon confrère et moi. Je l'aimais bien, et cela me semblait réciproque. Il venait souvent me voir pour m'encourager. Nous discutons de tout et de rien. Il me faisait penser à mon père. Et puis, la clinique était une véritable mine d'or. En moins de trois ans, j'avais non seulement remboursé une bonne partie de mes dettes, mais j'avais

renové la maison de fond en comble. En tenant compte du prix dérisoire que cette maison m'avait coûté, sans compter l'aide financière que j'avais reçue, j'étais gagnant sur toute la ligne, malgré mes déboires. Raison de plus et non la moindre, je voulais assumer mes responsabilités, faire un homme de moi pour faire changement. Cette décision fut le début d'un long cheminement vers l'authenticité. Je me sentais au moins aussi responsable que mon confrère. Il a été malhonnête, certes, mais de mon côté, j'avais fait preuve de grossière négligence. J'aurais dû examiner la maison de fond en comble comme tout acheteur avisé est censé faire. Or, j'avais choisi de me fermer les yeux et de «rester positif», comme on dit. Même si j'étais descendu dans la cave, mon inspection fut parcellaire. Inconsciemment, je redoutais ce qui pouvait se cacher au-dessous de mes ambitions, et que cela nuise à mes projets. Ma situation du moment était précaire. Je venais de perdre mon emploi et je ne voulais plus travailler pour un autre. À trente-cinq ans, il était plus que temps de faire mes preuves. Je voyais cette maison comme ma dernière chance.

Le temps de me remettre de mes émotions, je fis venir plusieurs entrepreneurs qui me proposèrent de rénover les fissures, mais avec une garantie d'un an seulement. Indécis, j'étudiais prudemment les devis. En termes de coûts, ce moindre mal me semblait la meilleure solution, mais ce serait toujours à refaire. Puis un beau jour où je me promenais dans le quartier en voiture, j'aperçus du coin de l'œil ce qui allait s'avérer être une véritable révélation: une maison montée sur pilotis. La fondation originelle avait été excavée, et l'on s'apprêtait à la remplacer par une neuve. Absolument fasciné par le procédé, je revins à plusieurs reprises pour observer la suite des travaux, séduit par cette intervention aussi musclée que radicale. Repartir à neuf, cette fois-ci sur le bon pied, me semblait la meilleure option. J'avais eu ma leçon. Plus jamais, je serai complaisant à ce point. J'avais comme un peu perdu la tête tellement j'étais possédé par le désir de réussir.

Je pris donc contact avec le patron de l'entreprise en question. Cet homme qui me semblait d'une droiture exceptionnelle m'a fait un devis précis, sur place, en un tour de main. Je lui ai donné le travail sans rechigner. Un beau matin, les camions et les bouteurs sont arrivés. Les ouvriers ont percé quatre trous, deux dans chacun des deux murs opposés; ils ont ensuite enfilé chacun des deux trous adjacents avec une poutre en acier immense qui dépassait de la maison de plusieurs mètres. En se servant de ces poutres comme point d'appui, la maison fut soulevée au cric. Une fois que celle-ci fut montée à plusieurs mètres du sol, pour dégager suffisamment d'espace pour travailler à l'aise sur la fondation, les poutres de soutien furent déposées sur des cales en bois.

Pendant plus de quatre semaines, j'ai flotté dans les airs. Ma maison bougeait au gré du vent en se balançant dangereusement sur ses supports de fortune. J'avais une peur bleue que tout s'écroule un jour de grands vents. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point c'est désagréable de se sentir ballotter dans le vide sans aucune assise solide. Pendant toute cette période de reconstruction, je manquais terriblement d'assurance. Affronter mes clients qui devaient monter à la clinique par un escalier improvisé était éprouvant. Décontenancé, j'arrivais difficilement à cacher mon désarroi et mon manque d'assurance. Heureusement, mes clients faisaient preuve d'indulgence. On aurait dit qu'ils comprenaient instinctivement ce que je vivais.

Il a fallu casser les vieux pans de mur à coup de marteau piqueur, puis sortir les débris et les morceaux pour préparer le nid de la nouvelle fondation. J'ai commencé à mieux me sentir lorsque le coffrage des murs fut installé et le ciment coulé. Après une période de séchage d'une semaine, la maison fut remise sur son socle avant de couler la dalle du plancher de la cave. De main de maître, à l'œil, quelques bons hommes réussissaient à mettre la surface au niveau avec une facilité éblouissante. Puis, on a posé les fenêtres et les portes, et ce fut enfin

terminé.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à retrouver mon équilibre, lorsque j'ai enfin senti que j'étais sur du solide. À la vue de tous ces murs lisses et de ce beau plancher aussi luisant qu'une patinoire, un vrai délice, j'étais vraiment content d'avoir pris une des décisions les plus difficiles de ma vie d'adulte.

Quand mon collègue est passé me voir quelques mois plus tard, tout était redevenu normal. Il m'a félicité pour la nouvelle fondation. Je lui ai répondu que ces rénovations étaient dans l'ordre des choses vu la vieillesse du bâtiment. Il a acquiescé d'un air convenu. Nous n'en avons jamais reparlé.

J'ai retenu de cette expérience que le changement est inévitable, que les plus intelligents ne sont pas les plus forts, mais les plus flexibles, et les plus aptes à changer, ceux qui n'ont pas peur de creuser profond : « Où que tu te tiennes, creuse profondément, dit le philosophe, la source est au-dessous! Laisse les sombres crier : "Ce qu'il y a toujours au-dessous, c'est l'enfer!" »

\*\*\*

Selon une recherche bibliographique de Madame Gaëlle Faure de l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques de France, « la zoothérapie est un concept qui peut aussi bien désigner le fait de posséder un animal à la maison que des séances de thérapie institutionnalisées et encadrées par un professionnel de la santé ou un intervenant quelconque. L'appellation "zoothérapie" est donc un terme générique désignant non seulement l'impact positif des animaux sur les humains (1) », mais aussi l'impact des humains sur les animaux, car il est unanimement convenu que la zoothérapie est aussi bénéfique pour les animaux que pour les humains. Selon un sondage de l'American Animal Hospital Association, l'association vétérinaire la plus puissante au monde, les animaux de compagnie n'ont jamais connu période aussi faste (2).

### Petite histoire de la zoothérapie

La zoothérapie est vieille comme le monde, et n'est pas uniquement cantonnée aux sociétés industrielles. Selon Pierre Desnoyers, « son importance en Occident est fixe dans le temps et suit une courbe parallèle à celle de notre propre ascension démographique (3) », avec des excroissances ici et là, comme à la renaissance, au XIX<sup>e</sup> siècle et au moment présent.

Depuis les années soixante, suite aux travaux du psychiatre américain Boris Levinson, le père de la zoothérapie moderne (4), cette thérapie a pris une envergure inédite dans tous les pays industrialisés (5). Elle est désormais perçue comme une science au même titre que d'autres psychothérapies. Le terme « animal médecin » est couramment employé pour désigner ce « médicament » à poils et à plumes aux effets puissants, voire magiques, aux dires de ses promoteurs les plus intarissables, notamment les vétérinaires (6). Cette idée est tellement diffuse qu'on assiste présentement à de nombreuses interventions officielles de personnes et d'organismes qui font une promotion musclée des bienfaits perçus de la zoothérapie dont voici quelques exemples tirés d'un dossier fort épais :

### Guérir

« Pour ce qui est de sa dépression, prescrit le psychiatre français David Servan-Schreiber dans son livre à succès Guérir, le plus bénéfique pour ce patient serait de se procurer un chien (un petit chien, cela va de soi, pour minimiser les risques de chute). Si cela lui semble toujours trop, un chat fera l'affaire, lequel n'a pas besoin d'être sorti. Si cela lui semble toujours trop, un oiseau, ou bien un poisson. Si le patient refuse toujours, alors une belle plante d'appartement (7). »

### Un déclencheur de bonne conduite

« La présence valorisante et stimulante d'un animal, et plus particulièrement d'un chien, en milieu scolaire peut être un déclencheur de bonne conduite, mais aussi un modificateur comportemental pour les jeunes », écrit dans le quotidien *La Presse* du 23 août 2003 le vétérinaire chroniqueur François Lubrina, dans un article sur Zoothérapie Québec, un groupe de psychologues solidement implanté dans les écoles primaires du Québec à la façon des multinationales comme Coca Cola.

### La meute du bonheur

« La présence d'un animal a un effet sur la douleur. Tout comme les jeux vidéo. C'est prouvé, dit le Dr Pierre Déry. Lui non plus n'hésite pas aujourd'hui à recommander ce programme [la zoothérapie] à d'autres établissements [hospitaliers pour enfants]. Le Dr Déry, est-il utile de le rappeler est infectiologue », conclue un article du magazine *L'Actualité* du 1<sup>er</sup> mars 2005 intitulé « La meute du bonheur ».

Quelques autres bienfaits imputés à la zoothérapie :

- Contribue au développement des enfants autistes
- Aide à la guérison des enfants sous chimiothérapie
- Contribue à la bonne forme physique
- Facilite les interactions sociales
- Adoucis la solitude et améliore la qualité de vie dans divers établissements
- Pouvoir de rédemption sur les délinquants

Voir entre autres, « Les bienfaits de l'animal de compagnie » sur le site Internet des Fabricants d'aliments préparés pour chiens, chats, oiseaux, et autres animaux familiers (FACCO) (8).

Le vétérinaire américain Marty Becker, l'un des porte-paroles les plus en vue de l'industrie des animaux de compagnie américaine a résumé l'importance du rôle des animaux dans la vie des gens à l'occasion d'un symposium sur le bien-être des animaux : « Loin d'être un luxe, les animaux de compagnie sont de plus en plus nécessaires. Le rôle qu'ils jouent sur le plan thérapeutique, émotif et social est de plus en plus important [...] La médecine vétérinaire reconnaît (et c'est ça le plus important!) que ce lien est une force vitale pour promouvoir le bonheur et la santé non seulement des animaux, mais des gens de tous les âges (9). »

### Un phénomène universel

De nos jours, toutes proportions gardées, les Américains sont les plus gros consommateurs de zoothérapie au monde, suivi des Français et des Anglais. En Asie, ce sont les Japonais. Même en Chine continentale, un pays où traditionnellement on entretient peu de liens affectifs avec les animaux, la popularité des animaux de compagnie va en augmentant (10). Peut-être plus surprenant, dans un pays musulman comme l'Iran, où le chien et le chat sont notoirement étrangers à la culture, les classes sociales les plus aisées manifestent un intérêt grandissant pour les chiens de race (11).

Aux États-Unis en 2012, on comptait 78 millions de chiens et 86 millions de chats de même qu'un nombre presque incalculable d'autres espèces. Dans ce pays, le nombre de foyers avec un chien et un chat est de 38 % et de 33 % respectivement (12). En 2008, en France, on comptait 60 millions de chats, chiens, petits rongeurs, oiseaux et poissons. Les animaux de compagnie sont présents dans un foyer français sur deux (13). Au Québec, ils sont 2,3 millions de chiens et de chats pour une population d'environ sept millions (14). Fait cocasse, depuis la Renaissance, la popularité du chat ne cesse d'augmenter au détriment du chien pour des raisons inconnues (15).

## Le consommateur type

Contrairement à une idée fort répandue, les plus gros consommateurs ne sont pas les personnes âgées à la retraite ou seules, mais les familles avec enfants, les couples sans enfants et en dernier lieu, les personnes seules, notamment les étudiantes. Les personnes âgées sont les consommateurs d'animaux les moins nombreux. Ce n'est pas non plus quelque chose propre à certaines couches sociales. Tout le monde est concerné, aussi bien les cadres que les agriculteurs, les ouvriers et les artisans (16). Dans les foyers, les soins aux animaux sont traditionnellement délégués aux femmes, généralement considérées plus douces et compatissantes que les hommes, selon l'historienne américaine Katherine C. Grier (17).

## Une formidable entreprise commerciale

L'industrie des animaux de compagnie est composée de nombreux groupes d'intérêt. Pour n'en nommer que quelques-uns en ordre d'importance : fabricants d'aliments pour animaux, industrie des céréales, de l'agroalimentaire, des pêcheries, des abattoirs (ces derniers trouvent dans les aliments animaliers un débouché inespéré pour les sous-produits impropres à la consommation humaine), industrie de la conserverie et de la sidérurgie, transporteurs (camions, trains, conteneurs, etc.), sociétés pharmaceutiques et d'équipements médicaux et chirurgicaux pour vétérinaires, vétérinaires (aux États-Unis, 20 000 cliniques spécialisés en médecine des animaux de compagnie pour 40 000 vétérinaires, plus de 5000 cabinets en France pour 10 000 vétérinaires, 2300 vétérinaires au Québec, la majorité de sexes féminins (18)), grandes surfaces et super animaleries, fabricants d'accessoires pour animaux (cages, laisses, muselières, jouets, collier de dressage par télécommande, etc.), éleveurs industriels et artisanaux, psychiatres, psychologues, psychothérapeutes, zoothérapeutes, chercheurs, négociants en import-export, organismes de protection animale (Fondation Bardot, etc.) refuges, fourrières, presse animalière (*30 millions d'amis*, etc.), petits métiers (couturiers, perruquiers, toiletteurs, gardiens, dresseurs, marcheurs de chiens, taxidermistes, croque-morts, hôteliers, cuisiniers, fabricants de pierres tombales, etc.), braconniers, etc (19).

En France, selon une enquête de la FACCO/SOFFRES (2008), cette industrie a au bas mot un chiffre d'affaires de 3,5 milliards d'euros divisés comme suit : aliments, 2,5 milliards (ce secteur est le plus prometteur de l'industrie agroalimentaire), accessoires, 569 millions, hygiène et soins, 394 millions (20). En comparaison, la même année, la grande distribution de vins, qui représente les deux tiers des ventes de vin dans l'Hexagone, était de 3,32 milliards (21).

## La promotion

Les médias jouent un rôle considérable dans la promotion de cette forme de thérapie. Les bienfaits des animaux sont publiés sur l'Internet et diffusés régulièrement en boucle fermée dans les journaux et à la télévision; de nombreux auteurs à succès reprennent les thèses de la zoothérapie, aveuglement, dans des livres à grand tirage; des centaines de magazines animaliers font de même. De nombreux psychologues spécialisés en zoothérapie sont désormais implantés dans les petites écoles pour convaincre les enfants et leurs parents que la vie sans animaux est impossible (22); plusieurs philosophes de la lignée humaniste s'évertuent à leur faire croire que sans les animaux, nous ne serions pas humains (23). Les personnalités comme Brigitte Bardot, voire des présidents comme Jacques Chirac, Barack Obama, et Nicolas Sarkozy, fouettent la consommation par l'exemple à chaque fois qu'ils s'affichent en public avec leurs animaux. De plus, chaque animal dans la rue devient un panneau réclame vivant. Enfin, paradoxalement, les groupes de défense et de protection animale sont les promoteurs les plus ardents de cette industrie; en adoucissant les sentiments d'inconfort que peuvent susciter les conséquences de cet usage des animaux sur une échelle

industrielle, ils contribuent vicieusement aux problèmes qu'ils prétendent vouloir corriger (24).

### Les enfants

Il est intéressant de savoir que 70 % des propriétaires d'un animal de compagnie rejettent le mot « animal » ou, en anglais, le mot *pet* pour parler de leur compagnon. Ils se perçoivent plutôt comme les parents adoptifs d'un enfant et ils trouvent péjoratif de l'appeler autrement (25). Or, j'emploierai, aux moments opportuns, le mot enfant en italique pour décrire le sort véritable de ces animaux. L'usage de ce mot dans ce contexte peut en blesser plusieurs, mais mon intention n'est pas de heurter. Dans ce livre, je veux démontrer clairement que la notion d'animal-roi véhiculée par la société en général est une illusion cognitive aux conséquences désastreuses non seulement pour nous les humains, mais aussi pour les animaux et la nature en général.

[Retour](#)

Ma vie est monotone. [...] Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serais pour toi unique au monde... S'il te plaît... apprivoise-moi! [...] Si tu veux un ami, apprivoise-moi. [...] Je découvrirai le prix du bonheur.

Le Petit Prince

Antoine de St-Exupéry

## Chapitre 1

### L'élevage et le commerce des animaux de compagnie

Il y a quelques années, j'ai commencé à m'intéresser aux animaux dits exotiques, et, en particulier, aux oiseaux. Ce secteur du marché étant de plus en plus populaire, je sentais là l'occasion rêvée de diversifier mes activités professionnelles. Pour me documenter, j'ai acheté toutes sortes de livres sur les oiseaux ainsi que des cassettes vidéo; j'ai même adopté une perruche dont un de mes clients ne voulait plus. C'est grâce à elle que j'ai appris comment nourrir et soigner les oiseaux.

Pour approfondir mes connaissances sur les oiseaux, je suis allé visiter un élevage de perroquets situé à proximité de chez moi, au Québec. Normand, un grand gars aussi sensible que costaud, m'accompagnait. Je le connaissais depuis quelque temps, et son amour des oiseaux nous avait rapprochés. Nous avons passé l'après-midi dans cet élevage.

Dès notre arrivée sur les lieux, une volière ronde assez grande attira tout de suite notre regard. Un peu à l'écart du bâtiment principal et situé près d'un petit lac, elle contenait un couple d'aras chloroptères, un des plus beaux et un des plus grands perroquets sur terre. Perchés sur un tronc d'arbre, ils criaient et ils battaient des ailes à qui mieux mieux, dans un spectacle impressionnant. Cette vision saisissante commençait bien la visite que nous étions impatientes d'entreprendre. Une jeune femme est venue nous accueillir quelques instants après pour nous guider à l'intérieur de l'élevage.

Il régnait à l'intérieur de cette ferme une atmosphère amicale et bienveillante. Les lumières tamisées, la musique douce et quelques plantes tropicales confirmaient notre impression d'être dans un élevage modèle. S'alignaient une multitude de volières regroupant, par espèce, une variété inouïe d'oiseaux. Les teintes vertes des perroquets amazones d'Amérique centrale, une des espèces la plus menacées, le bleu indigo des aras hyacinthes se mélangeaient aux coloris gris et rouge écarlate des perroquets du Gabon et aux rouge rubis et vert émeraude des rares Eclectus d'Asie. Les cacatoès blancs à huppe jaune citron d'Australie, les inséparables d'Afrique de toutes les couleurs et beaucoup d'autres se côtoyaient, parfois par centaines, dans une cacophonie inimaginable.

La vue de tous ces oiseaux tropicaux d'une grande beauté rassemblés dans un si petit espace a de quoi laisser stupéfait.

Très loin de la porte d'entrée, au fond du bâtiment, dans un endroit isolé à l'abri des regards indiscrets, il y avait des aras de toutes les espèces, enfermés en couple dans des volières minuscules placées à un mètre du sol. Les grands perroquets, dans des conditions naturelles, choisissent leur partenaire sexuel et s'accouplent en général pour la vie. Toutefois, en captivité, le choix est tellement limité que les éleveurs sont obligés d'imposer un partenaire et de former des couples sans tenir compte des compatibilités. On enferme dans une minuscule volière un mâle et une femelle, et cette dernière, incapable de fuir ni même de se cacher, subit les ardeurs sexuelles constantes du mâle, rendu agressif par la captivité. Nous avons vu ces mâles gronder comme des chiens en faisant les cent pas le long de leur perchoir, les ailes entrouvertes et le cou tendu au ras du sol. Un gros morceau de bois complètement déchiqueté au fond d'une des cages témoignait d'une façon éloquente de la violence de ces bêtes. Les femelles, soumises et intimidées par cette parade nuptiale dénaturée, subissent en silence leurs attaques et arrivent malgré tout à pondre quelques œufs. À chaque cage, accrochée sur l'un des côtés, il y avait une boîte en bois qui sert de nid. Tous les matins, les employés inspectent ces nids, en retirent les œufs et les placent immédiatement dans des incubateurs près de l'entrée. Pour stimuler la ponte, il faut enlever les œufs au fur et à mesure, car une fois qu'une femelle a pondu un nombre suffisant d'œufs, elle arrête en général de pondre pour les couvrir.



Pour finir, notre guide nous a fait visiter la salle d'incubation et une petite pièce attenante qui ressemblait à une véritable pouponnière. Dès l'éclosion des œufs, les oisillons sont transportés à cet endroit, à l'abri des courants d'air. Ils sont ensuite gavés à la main pendant un certain temps, puis transférés dans la volière. Un employé nous a expliqué qu'il procédait de cette façon pour habituer les oiseaux au contact de l'homme le plus tôt possible. C'est que, chez ces jeunes animaux comme chez les êtres humains, il existe une période critique, qui varie selon les espèces, au cours de laquelle il se forme ce que les éthologues appellent une empreinte, c'est-à-dire un type d'apprentissage qui fait que l'animal s'identifie pour la vie à un modèle donné. Chez les oiseaux, cette période est très courte et débute dès l'éclosion de l'œuf. La formation de l'empreinte est cruciale pour assurer leur bonne intégration dans leur milieu d'adoption. Ceux qui ne bénéficient pas de ce contact précoce sont sauvages, mal éduqués et en général, réfractaires à tout contact avec l'homme. Ceci est vrai pour toutes les espèces provenant des fermes d'élevage industriel. Par souci de rentabilité, les éleveurs négligent cet aspect d'une importance capitale et méconnue du public. Ce défaut d'apprentissage précoce explique en partie le taux élevé d'abandon des perroquets, mais aussi d'autres espèces.

Avant que nous partions, un des employés nous a fait une démonstration du taillage de bec et de griffes. Nourris à la moulée et confinés dans des espaces restreints, ces oiseaux sont incapables d'user leurs phanères et il faut les raccourcir régulièrement. Se servant d'une serviette pour ne pas se faire mordre, car ces oiseaux ont un bec très puissant, il a capturé dans une cage un perroquet amazone qu'il a pris ensuite par le cou, le corps enroulé dans la serviette. Puis, au moyen d'une petite meule électrique, il lui a limé le bec et les griffes. Une odeur de corne brûlée remplissait l'air et la friction de la meule faisait un bruit mat désagréable. Accidentellement, il a limé trop loin, et le sang s'est mis à couler à la pointe du bec, puis dans le cou de l'oiseau. La serviette est devenue rouge de sang et il a dû intervenir rapidement pour arrêter l'hémorragie à l'aide d'un bâtonnet de nitrate d'argent. De retour dans sa cage, l'oiseau, sous le choc de cette intervention, est resté tapi dans le fond de sa cage, la mine basse et les plumes en boule.

Nous sommes partis sur cette note un peu triste et, silencieux tout le long du retour, nous avons pensé à ce que nous venions de voir, un sentiment encore mal défini au creux du ventre...

\*\*\*

## L'élevage

Les innombrables animaux de compagnies que nous adoptons ont été soit produits en captivité ou capturés directement dans leur milieu naturel.

Les amateurs, le voisin dans sa cave ou sa cour, les éleveurs professionnels et amateurs, les fermiers, les éleveurs d'animaux d'exposition, les industriels de la bête produisent des millions d'animaux de toutes les espèces dans des conditions très variables. Tout le monde connaît les « usines à chiots » (*puppy mills*) et les atrocités qui y sont commises, qui font les manchettes régulièrement, mais il est important de préciser qu'il existe des élevages pour toutes les espèces et qu'aucune n'est à l'abri des comportements barbares des éleveurs. Ces comportements sont seulement moins visibles et on leur accorde moins d'intérêt.

Il existe, bien sûr, des bons éleveurs, selon nos propres critères anthropocentriques, et entre ceux-ci et les mauvais, toute une gamme de nuance. Mais je ne décrirais que les mauvais, car pour moi, les uns et les autres sont assimilables. Ils parlent tous le même langage et, en participant à ce que je vais exposer au fil de cet ouvrage, ils sont tous collectivement responsables du meilleur comme du pire. L'un ne peut exister sans l'autre, ils sont l'envers et

l'avers de la même médaille.

### **Les éleveurs amateurs**

L'élevage attire beaucoup d'amateurs qui trouvent dans cette activité qui les passionne un sens à leur vie. Le gain est rarement ce qui motive l'amateur, car il essuie des pertes plus souvent qu'autrement. Les éleveurs industriels et ceux qui possèdent les rares champions de haut niveau sont les seuls à réaliser des profits.

Mus par je ne sais quoi, certains s'improvisent donc éleveurs, dans la plupart des cas sans aucune connaissance de la génétique ou des besoins physiologiques et psychologiques des bêtes qu'ils veulent reproduire. Ils profitent des conseils des autres et agissent surtout par intuition. La chose est d'autant plus facile qu'aucune loi ne régit la manipulation génétique des animaux par la sélection. Bref, n'importe qui peut s'improviser généticien et déformer à son gré, comme on sculpte un bonsaï, les animaux sur lesquels il exerce son emprise.

Par des croisements sélectifs, ces amateurs s'appliquent à allonger le dos de quelques centimètres, à raccourcir les pattes, à épaissir le poitrail, à étirer les oreilles, à écraser le crâne un petit peu plus, à grossir les yeux un brin, à changer légèrement la couleur, la longueur du poil et la forme de la queue. Les plus habiles et les plus opiniâtres, pour réussir dans ce métier et fabriquer des bêtes qui correspondent le plus possible aux standards, doivent, par nécessité, manifester une froideur calculée et une certaine indifférence envers ceux qui ne satisfont pas aux critères. L'outil de leur réussite est souvent l'inceste, mais ce genre d'accouplement contre nature, surtout lorsqu'il est trop rapproché et fréquent, n'est pas sans présenter certains risques, et l'éleveur les connaît bien. Il en résulte une détérioration génétique et physiologique marquée. Il est impossible, à moins d'avoir l'expertise nécessaire et encore, de sélectionner seulement des traits associés à l'apparence tout en préservant la vigueur, l'intelligence et le tempérament. L'amélioration de ces qualités ne serait pas rentable financièrement.

Les sujets qui s'écartent trop des standards, c'est-à-dire qui sont les plus déformés, sont détruits à la naissance. Cette pratique ne date pas d'hier et le témoignage d'un éleveur du Yorkshire (1691-1720) illustre assez bien toute la froideur et la cruauté de l'élevage sélectif: « Trois de cette portée donnés à Br. Thornbill. J'ai pendu les autres parce que pas à mon goût. » Ou encore celui-ci : « Aussitôt que la portée est née il est obligatoire de choisir les rejetons aux qualités désirées et de jeter les autres (1). »

Les autres, moins *déformés*, sont déclassés et vendus à des prix variables selon leur qualité. Seuls ceux qui sont conformes aux standards obtiennent leur pleine valeur marchande, ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils sont sains. Au contraire, la structure même de ces animaux est foncièrement viciée et même les bâtards qui en sont issus héritent de leurs tares.

Les critères définissant les races modernes, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, mènent aux anomalies génétiques, à la souffrance, à la maladie et à la mort.

### **Les industriels de la bête**

La demande pour les animaux de compagnie est aujourd'hui phénoménale et les profits associés à ce commerce sont assez imposants pour attirer les hommes d'affaires du monde entier. Une partie de plus en plus grande des bêtes vendues sur le marché vient désormais des élevages industriels.

Les industriels de la bête, après au gain, mettent sur le marché des animaux encore plus dénaturés et foncièrement viciés que ceux que produisent les éleveurs amateurs et semi professionnels. Les géniteurs dans ces élevages industriels sont souvent anormaux à tous les points de vue et réservés pour cette raison à la reproduction. Ils transmettent à leurs descendants toutes leurs tares les plus inavouables.

Les règles de génétique, de physiologie, d'éthologie, d'hygiène, de ventilation et

d'alimentation ne rarement respectées, le seul critère valable étant la rentabilité. Les éleveurs industriels sont très réticents à améliorer les conditions d'élevage et à payer pour des soins qui viendraient gruger des profits facilement réalisés aux dépens d'une bonne santé. Les animaux qu'ils produisent sont pour eux des objets, des marchandises qu'il faut vendre au plus vite avant qu'ils tombent malades et meurent. Le surpeuplement et les conditions d'hygiène parfois lamentables qui caractérisent ces fermes justifient l'emploi du mot « bétail » employé par le Pet Industry Joint Advisory Committee pour décrire ces futurs enfants (2). À cette étape de leur vie, leur situation est en effet comparable à celle des animaux de ferme destinés à la boucherie (vaches, porcs, poulets, etc.).

Selon les époques, certaines espèces sont plus en vogue que d'autres. Ainsi, depuis vingt ans, c'est le marché des animaux exotiques, et particulièrement celui des oiseaux, des reptiles et des poissons d'aquarium qui est le plus prospère. Dès qu'une espèce devient populaire, elle est produite en captivité sur une plus ou moins grande échelle, localement ou dans son pays d'origine. On arrive même à faire se reproduire des espèces comme le caméléon, qu'il était autrefois presque impossible de garder en captivité. En Amérique du Nord, depuis la ratification en 1992 de la Loi sur la conservation et la protection des oiseaux sauvages (Wild Bird Conservation Act), l'importation de tous les gros perroquets et de nombreuses espèces d'oiseaux menacées est interdite (sauf pour les zoos, et certains éleveurs, à titre personnel) (3). Plusieurs de ces oiseaux sont dorénavant élevés en captivité, avec plus ou moins de succès (4).

### **Les conditions d'élevage**

Les sujets reproducteurs de ces élevages concentrationnaires vivent entassés dans des espaces exigus et malpropres, soit des enceintes au plancher grillagé, soit dans des cages, des boîtes, des bassins, des aquariums où des vivariums qu'ils occupent individuellement, en couple ou parfois par centaines, comme c'est le cas des reptiles, des poissons et de certaines espèces d'oiseaux. Confinés, attachés, isolés, sans stimulation sensorielle, sans aucun contact avec l'extérieur, rabaissés au rang de machine, ils sont forcés de produire des petits continuellement, sans repos entre les cycles.

Dans son Rapport final sur la sécurité et le bien-être des animaux, présenté en 2002 au ministère de l'Agriculture du Québec, Me Arseneau écrit ceci :

Nous avons pu voir des sites où 3 à 4 rangées de cages sont empilées les unes par-dessus les autres et où donc, les chiens urinent et défèquent littéralement les uns sur les autres, les défécations n'ayant pas été ramassées depuis plusieurs semaines. Des races au poil blanc, comme le bichon maltais, y sont méconnaissables. Les bêtes sont rouges. Rouges, parce que les cages où elles sont maintenues ont le grillage à ce point rouillé et rongé par l'urine que cela a pour effet d'affecter le pelage de ces animaux. Dans ces endroits, les conditions d'insalubrité extrême sont observables. Nous avons même vu des chiens morts dans leur cage qu'on nous a dit « ne pas avoir eu le temps » de ramasser. Ces endroits comptent souvent plusieurs centaines de chiens, tous dans les mêmes conditions (5).

Dans ces usines où l'accouplement est une question de rentabilité et de production, les éleveurs ne se font aucun scrupule à imposer un partenaire. Par exemple, ils n'hésiteront pas à museler une chienne et à l'immobiliser dans une attelle pour la livrer au mâle (6). Les animaux n'ont pas la possibilité de choisir leurs partenaires sexuels comme ils le feraient dans des conditions naturelles. C'est une des principales raisons du taux très bas de fécondité chez certaines espèces captives comme le perroquet ara ou amazone (7).

Sales, surpeuplés, beaucoup de ces élevages ressemblent à de véritables camps de concentration. Les besoins alimentaires, biologiques et hygiéniques des animaux qui y vivent

sont largement ignorés, et les carences alimentaires ainsi que les maladies caractéristiques de la détention comme les vers intestinaux, les poux, les puces, les acariens, la teigne, les infections respiratoires, intestinales et de nombreuses autres, y sont aussi fréquentes sinon plus que dans les prisons humaines surpeuplées et malpropres. Dans leur milieu naturel, ces animaux se multiplient facilement, mais, en captivité, pour diverses raisons, les taux de fertilité et de survie chez les géniteurs et les jeunes sont peu reluisants.

Il n'est pas rare que les mères, hypernerveuses et traumatisées par l'ambiance qui règne dans ces élevages, mangent leur petits ou les abandonnent, incapables d'assumer leur rôle maternel. Les femelles non productives, malades, épuisées par un rythme de reproduction infernal sont soit détruites par les moyens disponibles, soit, s'il s'agit de spécimens de valeur encore en bonne santé, vendues à des collectionneurs. Celles qui réussissent à survivre à ces conditions d'élevage élèvent des petits totalement déséquilibrés.

Les jeunes animaux négligés et laissés seuls dans des cages, isolés, sans stimulation sensorielle, sans contact avec les humains et leur milieu d'adoption futur, deviennent de véritables « inadaptés sociaux ». Anxieux, craintifs, mal éduqués et mal élevés, incapables de s'adapter à la vie en captivité, les petits, ces futurs enfants, sont séparés de leur mère très jeunes, puis, entassés dans des cages et des boîtes, ils prennent la route des points de distribution. La plupart des chiens iront un jour grossir la clientèle des fourrières; ceux qui ont une valeur marchande intéressante sont gardés au chenil qui les a produits. Pour les autres espèces, le manque de socialisation est souvent sans conséquence, car les individus sont en général confinés dans des cages, par exemple.

Certains élevages, comme celui que j'ai visité avec mon ami Normand, donnent l'impression, tellement ils sont propres et impeccables, qu'ils sont tout à fait exemplaires. Or, par anthropomorphisme, on tend à oublier que ces prisons modèles, organisées selon nos propres critères, ne plaisent pas nécessairement à ceux qui les occupent. Même dans les élevages modèles, les animaux sont souvent mal assortis, obligés à des promiscuités qui ne leur conviennent pas et exposés en permanence à la cacophonie environnante. Les oiseaux capturés dans leur milieu naturel, et en général complètement sauvages, sont enfermés dans des espaces dérisoires où ils sont incapables de voler. Ce n'est pas la couleur des murs, quelques plantes en pot dans la salle réservée au public, un éclairage tamisé et une atmosphère feutrée, à nos yeux sympathiques, qui peuvent remplacer la vie intense que ces animaux ont connue dans leur milieu naturel.

Il est très difficile de déterminer précisément le taux de mortalité dans les élevages. Il n'existe pas de statistiques très fiables à ce sujet. On sait cependant qu'il varie beaucoup selon les éleveurs et selon les espèces, et qu'il est relativement élevé. Il est par ailleurs impossible de chiffrer avec précision le commerce des animaux de compagnie, car les transactions au noir, surtout sur le marché local, sont très courantes. Les amateurs et les professionnels, les éleveurs d'animaux d'exposition écoulent leurs produits par les petites annonces, le bouche à oreille ou directement auprès des distributeurs et des acheteurs.

Les amish de l'Ohio, aux États-Unis, sont les plus grands producteurs industriels de chiens au monde. Leurs sept mille usines à chiots tournent à plein régime afin de fournir des animaux aux magasins spécialisés (8). Depuis que certains États du nord-est des États-Unis ont interdit les usines à chiots, en réponse aux pressions des animalistes américains, le bétail est désormais produit dans les 2000 usines du Québec (9) puis revendu légalement aux consommateurs de ses mêmes États, ce qui occasionne une souffrance accrue pour les animaux qui doivent désormais être expédiés sur de longues distances dans à peu près les mêmes conditions que les animaux de boucherie. En d'autres mots, les États-Unis de même que les provinces canadiennes de l'Ouest se dédouanent collectivement en déléguant